

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IV.—Suite.

Le pont était presque désert. Fatigués de leurs travaux du jour, les matelots étaient allés en grande partie dans l'entrepont rejoindre leurs hamacs. Quant aux troupes, elles avaient déserté les vaisseaux et descendaient en ce moment vers le Foulon avec le courant du fleuve. En sorte qu'il restait à peine quelques hommes sur le tillac avec le matelot de quart.

Berthe se mit à marcher lentement à tribord du côté de l'échelle qui pendait sur le flanc du navire et descendait jusqu'à l'eau.

Les matelots ne prêtèrent qu'une attention distraite à son arrivée, tant ils étaient accoutumés de la voir se promener ainsi chaque soir. Au bout d'une demi-heure, ils secouèrent au-dessus de l'eau les cendres chaudes de leurs pipes et disparurent l'un après l'autre par les échelles. Berthe continua sa promenade, s'arrêtant parfois et jetant un long regard sur la rive gauche du côté duquel elle se trouvait.

Appuyé sur le bastingage opposé, à bâbord, le matelot de quart lui tournait le dos et regardait vers le haut du fleuve où l'on entrevoyait à quelques arpents les sombres masses des vaisseaux de l'escadre qui bloquait le Saint-Laurent.

On se rappelle que les Anglais avaient été avertis qu'un convoi de bateaux français, chargés de vivres, devait tenter de forcer le passage pour descendre durant la nuit à la capitale. Or, le vaisseau sur lequel se trouvait Berthe était ancré plus bas que tous les autres, le capitaine avait jugé inutile d'obliger son équipage à passer la nuit sur pied pour attendre le convoi, vu qu'on veillait, sur le gros de la flotte mouillée plus haut, à guetter les berges françaises. Seulement, le matelot de quart avait ordre de diriger toute son attention vers l'escadre afin de donner l'alerte, dans le cas où quelque chaloupe réussirait à forcer le blocus.

Cela favorisait, on ne peut mieux, Berthe dans ses desseins, le matelot ne s'inquiétant pas plus d'elle que si elle n'eût pas existé. Que pouvait-il craindre en effet d'une jeune fille frêle et convalescente, venue un instant sur le pont pour respirer la fraîcheur du soir ? D'ailleurs, son attention était éveillée par la lumière de plusieurs falots qu'il venait de voir briller simultanément sur le vaisseau amiral.

Berthe s'assit sur une courbe qui rattachait le bastingage au pont et près de l'ouverture pratiquée au-dessus de l'échelle. Durant quelques secondes elle ne bougea pas ; puis voyant que le matelot de quart lui tournait toujours le dos, elle sortit sa tête hors de l'ouverture du bastingage et regarda en bas. Ses yeux, habitués à l'obscurité, distinguèrent les formes sveltes d'une légère chaloupe qui se berçait le long du navire et au pied de l'échelle. Lentement sa tête se releva pour épier le matelot. Il n'avait point bougé.

Berthe fit le signe de la croix, murmura une courte prière et se glissa sur les genoux vers l'ouverture. Son œil interrogea une dernière fois le matelot de quart qui semblait de bronze et rivé au pont du vaisseau.

Les pieds tremblants de la jeune fille rencontrèrent le second échelon, puis le troisième et le quatrième, tandis que ses mains se retenaient au premier, puis au deuxième.

Un instant encore, elle s'arrêta, d'abord pour vaincre la peur qu'elle éprouvait de se voir ainsi suspendue au-dessus de l'eau et qui communiquait une trépidation nerveuse à ses jambes, ensuite pour s'assurer que tout était tranquille sur le pont.

Un puissant effort de volonté lui fit maîtriser son émotion, et elle continua de descendre doucement, bien doucement, en ayant soin de poser fermement le pied sur chacun des échelons.

Enfin, elle toucha l'un des bancs de la chaloupe dans laquelle elle se laissa glisser en poussant un grand soupir de satisfaction. Sans perdre de temps, elle prit son mouchoir de poche, dont elle entourait l'estrope d'une rame, se servant, pour l'y assujétir, de quelques bouts de fine corde qu'elle avait apportée à dessein de sa cabine. L'idée lui en était venue durant l'après-midi en voyant les matelots arrimer ainsi leurs avirons pour en étouffer les plaintes sur le plat-bord.

Avec les plus grandes précautions, pour éviter de se trahir par le moindre bruit, elle poussa cette rame dans l'entaille arrondie pratiquée à l'arrière du canot. Puis elle revint à l'avant et délia, non sans peine, la corde attachée à l'un des barreaux de l'échelle.

A peine démarrée, la chaloupe se mit à glisser le long de la frégate avec le baissant. Berthe revint promptement à l'arrière et saisissant à deux mains le manche de la rame arrêtée par la rainure sur l'arrière de l'embarcation, elle se mit à balancer hardiment de droite et de gauche son aviron, dont le plat faisait ainsi dans l'eau un demi-tour à chaque oscillation et poussait la chaloupe en avant.

Si l'on est surpris de voir la demoiselle de Rochebrune apte à godiller—genre d'exercice fort peu en usage dans les couvents et les salons—qu'on veuille se rappeler que Berthe

avait passé plus d'un an chez Lavigneur après la mort de son père. On sait que chez les pauvres gens les filles et les garçons s'élevaient ensemble et prenaient part aux mêmes jeux, jusqu'à un certain âge du moins. Or, le fils aimé de Lavigneur, alors âgé de douze ans, n'avait pas de plus grand plaisir que d'amener ses sœurs et Berthe du côté de la rivière Saint-Charles, où maintes chaloupes se chauffaient par-dessus le feu sur la rive, au soleil, en attendant qu'on voulût bien s'en servir. Maître Jean, junior, en connaissait une surtout qui avait toute sa prédilection. C'était une fine embarcation, légère à la rame et coupant la vague comme un saumon. Garçons et filles, tous tirant ou poussant, la traînaient jusqu'à l'eau. Le joyeux équipage s'embarquait sous l'œil hardi du capitaine Jean, qui, après avoir fait prudemment asseoir les fillettes, dont le voisinage immédiat de l'eau calmait d'ailleurs aussitôt les ébats, se campait fièrement à l'arrière de la chaloupe et godillait à plein bras comme un vieux marin. Berthe, que cet exercice amusait beaucoup, demandait souvent à Jean d'essayer la godille. Celui-ci avait toujours une condescendance respectueuse pour la petite demoiselle. Volontiers il la laissait faire et lui montrait comment il fallait se servir de la rame. En sorte qu'au bout du premier été qu'elle passa chez Lavigneur, Berthe savait godiller comme un mousse de deuxième année.

Elle s'en était rappelée depuis qu'elle était prisonnière sur la frégate anglaise, en voyant les matelots diriger les chaloupes, et avait bien compté mettre son expérience nautique à profit pour s'évader.

Comme c'était le reflux et que la frégate était seulement ancrée à l'avant, elle avait évité et offert la proue au courant du fleuve. De sorte que le vaisseau présentait le flanc de tribord à la rive gauche vers laquelle Berthe désirait atterrir, et que le matelot de quart qui regardait, appuyé sur le bastingage de bâbord, vers le haut du fleuve, ne pouvait apercevoir la chaloupe que le baissant poussait du côté de la ville.

Dirigée par la rame que la jeune fille maniait avec habileté, sinon avec beaucoup de vigueur, l'embarcation, après avoir suivi d'abord le sillage du vaisseau, finit par obliquer à gauche.

Dès que la chaloupe fut hors des eaux de la frégate, Berthe ressentit un frisson d'épouvante. Si le matelot allait se retourner et voir la fugitive, on la rejoindrait en peu de temps. Car le grand canot était amarré à l'arrière du navire et se balançait dans l'ombre sur l'eau brunie.

Cette pensée donna un surcroît de vigueur à Mlle de Rochebrune. Ses petites mains crispées autour de la rame, tandis que les muscles de ses beaux bras ronds, fortement tendus par cet exercice violent et inusité, saillaient sous l'enveloppe satinée de ses poignets nus, elle tourmentait sans relâche l'eau du plat de son aviron. Aussi tout en suivant le courant, la chaloupe gagnait terre d'une manière sensible.

Berthe vit les lignes de la lourde silhouette du vaisseau s'effacer peu à peu dans la brume, pendant que les grands mâts semblaient s'évanouir dans l'air obscur. Elle respira plus librement ; et pourtant, la lassitude gagnait déjà ses faibles bras. Ses mains sautaient avec moins de force le manche de la rame dont les oscillations de droite et de gauche se ralentissaient de plus en plus.

Elle sentit que ses forces la trahiraient bientôt, si elle n'avait pas soin de les ménager en ramant moins vite. Elle s'éloignait visiblement du vaisseau qui ne lui semblait plus maintenant qu'une masse indécise sur le fond noir du fleuve et des falaises de la rive sud confondus par la nuit. Le danger d'être surprise et arrêtée n'était donc plus assez imminent pour qu'elle s'épuisât tout d'un coup. Elle cessa donc de serrer aussi fortement sa rame en lui imprimant une impulsion moins rapide.

La distance à parcourir était cependant assez grande, vu que la frégate était mouillée à quinze arpents de la rive nord. La moitié en était bien franchie, mais c'était la plus courte, vu que Berthe l'avait dévorée dans le premier moment de l'exaltation et dans toute la plénitude de ses forces, qui baissaient maintenant. Un autre inconvénient surgissait. Déshabituée de ce rude travail, les mains délicates de Berthe se meurtrissaient sur le bois de la rame et de grosses ampoules gonflaient déjà l'épiderme de ses doigts endoloris. Chaque pression des mains lui causait de cuisantes douleurs.

Son courage ne se démentit pourtant pas un instant et elle continua de ramer vers terre, bien que ses doigts écorchés saignassent sur la rame.

Enfin, la masse sombre de la falaise se dessina plus nettement, la cime et la base du cap prirent des contours plus arrêtés, et Berthe entendit à une courte distance en avant, le bruit que faisait l'eau de la rivière du Cap-Rouge en se jetant dans le fleuve.

La jeune fille pensa d'abord qu'elle pourrait faire entrer la chaloupe dans la rivière. Mais cette espérance fut de bien courte durée. Car à peine l'embarcation eut-elle atteint l'embouchure du cours-d'eau que le courant la saisit en travers, la fit tourner deux ou trois fois et finit par la jeter sur la grève où elle échoua.

Berthe n'avait pu retenir une exclamation de terreur en voyant tourner ainsi la chaloupe, d'autant plus que sa rame lui avait été arrachée des mains.

—Qui va-là ! s'écria-t-on de terre à une petite distance.

—Une Française prisonnière des Anglais et qui vient de leur échapper.

—On va voir ça, la belle, repartit la voix du rivage. Mais pour le moment ne bougez pas, ma mignonne ; car si vous tendiez un piège, on vous enverrait du plomb sous l'aile.

Trois hommes sortirent d'un bouquet de broussailles dont les branches craquèrent sous leurs pas. Berthe put voir que leurs fusils la couchaient en joue. Elle ne remua pas. Des trois hommes, deux s'arrêtèrent à vingt pas de la chaloupe, sur le bord de la grève, tandis que le troisième continuait d'avancer dans l'eau vers l'embarcation.

Il s'en approcha à petits pas, comme s'il se fût attendu de recevoir une balle à l'improviste. Quand il toucha à la chaloupe, il la scruta du regard et aussitôt convaincu que la jeune fille y était bien seule :

—Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il en ôtant son chapeau. Mais il est bon de se méfier de tout par le temps qui court et les petites précautions ne sont pas à négliger. M'est-il permis de vous demander d'où vous venez ?

—De cette frégate anglaise qui est ancrée là-bas. J'y étais prisonnière depuis la fin de juin. Ce soir, profitant de l'inattention de mes gardiens, j'ai réussi à me sauver sur cette chaloupe.

—C'est bien fait, ça ! Vous allez venir à terre ?

—Oh ! oui, monsieur !

—Attendez, je vais vous porter à la grève, pour vous empêcher de vous mouiller les pieds.

Il saisit entre ses bras la jeune fille qu'il enleva comme un enfant.

—Merci, monsieur, dit Berthe quand il l'eut déposée sur le rivage.

Les deux autres hommes l'entourèrent avec curiosité. Mlle de Rochebrune ne se sentait pas bien à l'aise entre ces trois inconnus, sur une grève déserte et au milieu de la nuit. Mais elle n'en voulut rien laisser paraître, et s'adressant d'une voix ferme à celui qui l'avait amenée à terre :

—Vous êtes militaire ?

—Oui, et du régiment de Béarn.

—Y a-t-il dans les environs un poste où vous pourriez me conduire immédiatement ? J'aurais les révélations les plus importantes à faire à l'officier qui le commanderait.

—Notre compagnie, mademoiselle, est campée à une portée de fusil, là, sur les hauteurs. C'est le capitaine Taillefer qui la commande.

—Oh ! conduisez-moi vers lui, s'il vous plaît.

—Tout de suite ?

—Immédiatement.

—Impossible, mademoiselle. Il nous reste encore une heure de garde à faire, et nous avons ordre de ne pas bouger d'ici jusqu'à ce qu'on nous relève.

—Mon Dieu ! j'arriverai trop tard ! Les Anglais auront le temps de débarquer au Foulon !

—Hein ! que dites-vous ? s'écrièrent à la fois les trois hommes.

—Avez-vous vu, il y a deux heures, à peu près, cette flottille de chaloupes qui a dû passer tout près d'ici et qui descendait le fleuve ?

—Oui, mademoiselle, c'est le convoi de vivres que nous attendions.

—Un convoi de vivres ! s'écria Berthe. Ces embarcations étaient chargées de troupes anglaises !

—Mais tonnerre ! les gens qui les montaient nous ont jeté le mot de passe !

—C'est qu'un des nôtres nous a trahis et le leur a donné.

—Sacré... excusez, mademoiselle—Que s'attache l'étrangle celui-là !

Les deux autres soldats machonnèrent aussi chacun leur juron.

—Nous voilà avec une belle affaire sur le dos, dit l'un d'entre eux.

—Mais enfin, est-ce notre faute à nous ? reprit un autre. On nous dit de laisser passer un convoi en nous apprenant le mot d'ordre qu'il doit donner. Le convoi arrive : on nous cri ce maudit mot. Nous laissons descendre en paix les chaloupes. Eh ! que diable ! étions-nous pour tirer sur des gens qui répondaient exactement comme ceux que nous attendions ?

—C'est vrai, ça.

—Pardie, oui !

—Mon Dieu ! s'écria Berthe impatientée de tous ces retards, ils vont avoir le temps de débarquer et de surprendre les nôtres ! Je vous en prie, messieurs, que l'un de vous prenne sur lui de me conduire au poste, et je lui promets qu'il ne lui sera rien fait.

—C'est bien bon à dire, mademoiselle. Mais on nous a défendu de bouger d'ici sous peine de mort. Et le capitaine Taillefer, qui ne badine pas sur le chapitre de la discipline, est homme à tenir sa parole.

Mlle de Rochebrune eut un moment l'idée de se rendre seule au poste. Mais la nuit était si noire et l'endroit si nouveau pour elle, le souvenir de l'embuscade dont elle avait été victime, près de l'intendance, lui revenait si vif à la mémoire, qu'elle ne put parvenir à vaincre la peur qui la dominait. Pourtant, la pensée qu'elle aurait peut-être pu réussir à prévenir la descente des Anglais en avertissant les siens à temps, l'oppressa affreusement, et, sentant son impuissance, elle se tordit les bras et poussa une exclamation sourde.

—Ecoutez, mademoiselle, dit l'un des sol-

dats en consultant quelques rares étoiles. Il est minuit passé. On nous relève à une heure. Vous n'attendrez donc pas longtemps.

—Mais songez donc que chaque minute de retard assure notre perte !

—Que voulez-vous qu'on y fasse ? Essayez d'aller seule au poste.

—Oh ! j'ai trop peur !

—Eh bien ! alors, venez vous asseoir avec nous, derrière ces falaises d'aunes, en attendant la ronde.

Berthe vit bien que c'était le seul parti à prendre. Et partagée entre la crainte de se trouver seule avec des inconnus et la douleur de ne pouvoir donner l'alarme à ses compatriotes, elle suivit les soldats qui rentrèrent dans le fourré.

Ils s'assirent sur un arbre renversé. Berthe se blottit à l'écart en grelottant ; car les nuits sont fraîches au milieu de septembre, et l'humidité saisissait d'autant plus Mlle de Rochebrune que le violent exercice auquel elle s'était livrée, en ramant, l'avait beaucoup échauffée.

On sait combien sont longues les heures de nos Canadiens, lorsqu'ils n'ont pour se régler que le soleil ou les étoiles. Il en est de même sur la marche. Quand ils vous disent que vous n'avez plus qu'une petite lieue de chemin à faire, si vous vous sentez de la lassitude aux jambes, prenez votre mal en patience ; ce diminutif de lieue s'allonge tellement qu'en définitive il en forme deux.

On concevra donc les tourments de Mlle de Rochebrune qui dut frissonner pendant une heure et demie sous les froids baisers de la rosée. Car, outre qu'il n'était pas encore minuit quand le soldat avait consulté les astres, la ronde était bien en retard d'un quart-d'heure, lorsqu'enfin des pas lourds et cadencés qui venaient de la hauteur firent écrier les cailloux du sentier.

Les arrivants répondirent au qui-vive et, quelques instants plus tard, Berthe, aidée de l'un des factionnaires remplacés, gravissait la falaise du Cap-Rouge. La difficulté de la montée lui fit du bien ; car elle était transie lorsqu'elle s'était remise en marche, et maintenant une chaleur agréable circulait par tout son être.

Enfin, l'on mit pied sur le plateau et l'on aperçut à quelque distance les feux d'un bivouac.

Une cinquantaine d'hommes étaient campés au bord du chemin du roi. On ne voyait que deux petites tentes dont les cônes de toile blanche étaient argentés par la lueur des feux autour desquels dormaient les soldats.

—Il faut éveiller le capitaine, dit le guide de Berthe en poussant du pied un trouper d'ordonnance couché en travers de la première tente.

Celui-ci grommela un juron entre deux ronflements et se retourna de l'autre côté pour se rendormir.

—Allons ! allons ! flandrin !

Et le coup de pied, plus accentué cette fois, se répéta.

—Que le diable t'emporte ! s'écria le dormeur en se mettant sur son séant. Qu'est-ce que tu veux ?

—Il faut que cette demoiselle parle au capitaine. Il s'agit de choses graves.

—Va te coucher avec tes choses graves ! Le capitaine qui vient de s'endormir avec six lieues de chemin dans les jambes sera de bonne humeur si je l'éveille !

Berthe frémissait d'impatience.

—Ecoutez, s'écria-t-elle, d'une voix vibrante. Les Anglais sont peut-être, à l'heure qu'il est, maîtres du Foulon et des Plaines-d'Abraham !

—Quoi ! s'écria-t-on à l'intérieur de la tente.

Eveillé par l'altercation des deux soldats, le capitaine avait entendu les dernières paroles de Berthe.

Il sortit de la tente dans un costume assez débraillé. Dès qu'il aperçut Mlle de Rochebrune :

—Que dites-vous, mademoiselle ? Les Anglais sont maîtres des plaines !

—Peut-être, monsieur.

Et sans transition, Berthe raconta, en abrégé, son évasion et ce qu'elle savait du plan des Anglais. Si court que fût son récit, il était passé deux heures lorsqu'elle eut donné les derniers renseignements que le capitaine lui demanda.

—Que faire ! s'écria l'officier quand elle eut fini.

—Agir ! agir ! dit Berthe impérieusement.

—Mais encore ?

—Envoyez un courrier à M. de Montcalm.

—Un courrier ! nous n'avons pas de chevaux et nous sommes à plus de quatre lieues du quartier général du camp de Beauport. Il fera grand jour avant qu'un homme à pied ne s'y rende ! Tonnerre !

—Oh ! la fatalité s'en mêle, murmura Berthe.

En ce moment, on entendit le bruit cadencé du galop de plusieurs chevaux. Dans un clin-d'œil tout le poste fut sur pied, l'arme au bras.

—Qui-vive ! crièrent les sentinelles.

—Ronde de nuit ! la Roche-Beaucourt ! répondit le premier des cavaliers en arrêtant sa monture à trente pas.

—Avancez.

Le cheval du second cavalier était encore à vingt pieds du bivouac, lorsqu'un grand cri de femme se fit entendre.

—Mon Dieu ! Raoul !

—Berthe !

La suite au prochain numéro.